

A l'automne 1955, un étudiant encore anonyme franchit le porche à colonnes ioniques du parc ouest de la Cité universitaire, dans le 14^e arrondissement de Paris. Très vite, le jeune Konstantinos Gavras demande son transfert du pavillon hellénique à la Maison des provinces de France pour apprivoiser la langue de son pays d'accueil. « Ma première grande surprise fut de trouver dans le salon tous les journaux, de droite et de gauche. Je venais d'un pays où c'était absolument impossible de voir ça », se souvient Costa-Gavras. Le réalisateur étudiait alors sur les bancs de la Sorbonne avant d'entrer à l'Institut des hautes études cinématographiques (actuelle Femis).

Plus qu'un choc culturel, le paria exclu du système universitaire grec en raison des positions anti-royalistes de son père reçoit un « coup de matraque sur la tête », allant de surprise en surprise. Un hiver, il attrape une bronchite carabinée, mais le jeune homme « sans le sou » n'ose pas consulter un docteur. On lui conseille de se rendre à l'hôpital de la Cité universitaire (disparu depuis). Il est hospitalisé sur-le-champ. « J'étais terrifié, je me disais que je ne pourrais jamais payer la facture et, à la sortie, on ne m'a rien demandé. C'était ma découverte de la France, un enchantement, se délecte encore l'homme de 92 ans. Je suis entré dans un monde totalement différent de celui que j'avais connu. On faisait partie d'une sorte d'aristocratie d'étudiants, c'était une vie, sans exagérer, "paradisique". » Quand ses rendez-vous l'amènent dans le voisinage, la nostalgie affleure et il lui arrive d'y déambuler discrètement, « en pèlerinage ».

En un siècle, 450 000 étudiants et chercheurs – parfois illustres – sont passés entre les murs de la Cité internationale universitaire de Paris (CIUP), imaginée au lendemain de la première guerre mondiale. Le conflit terminé, il faut gagner la paix. Une poignée de politiques, de responsables publics et de philanthropes font un pari : bâtir une cité pouvant accueillir 2 000 ou 3 000 jeunes gens venus de tous les pays du monde, amenés « à se comprendre, à nourrir moins de préjugés les uns envers les autres, à élargir le cadre de leurs horizons et à s'entendre », selon les mots d'André Honnorat (1868-1950), ministre de l'Instruction publique en 1920. L'idéal pacifiste se double d'un enjeu social, à l'heure où la crise du logement étudiant sévit déjà.

Dès 1925, des pavillons à bow-windows et fenêtres à meneaux sortent de terre entre les portes d'Orléans et de Gentilly, le long du chemin de fer desservant le Quartier latin. Le beffroi veille fidèlement sur ce premier ensemble en briques claires portant le nom de ses deux mécènes, Émile et Louise Deutsch de la Meurthe... rebaptisé depuis par des esprits moldus « maison Harry Potter ». Dans son sillage, des nations du monde entier inaugurent leur pavillon au sein de ce petit paradis de verdure réservé alors à une élite d'étudiants destinés à devenir les dirigeants de demain : Canada, Belgique et Luxembourg, Japon, Suisse, Suède, Argentine, Cuba, Danemark, Pays-Bas, Espagne, États-Unis d'Amérique...

A l'heure de célébrer son centenaire, 47 maisons composent ce « village » où séjourneront chaque année 12 000 étudiants à partir du niveau master, chercheurs ou artistes – dont plus des deux tiers internationaux, issus de 150 nationalités. Toutes doivent se plier aux principes édictés par la fondation nationale, responsable de

La Cité internationale universitaire, « les Nations unies en miniature »

Née en 1925 du mouvement pacifiste, la cité-jardin du sud de la capitale a accueilli depuis 450 000 étudiants ou chercheurs, parfois illustres



Vue du parvis de la Maison internationale, le bâtiment central de la Cité internationale universitaire de Paris, le 13 juin. PHOTOS : CAMILLE GHARBI POUR « LE MONDE »

« Ma première surprise fut de trouver tous les journaux, de droite et de gauche. Je venais d'un pays où c'était impossible »

COSTA-GAVRAS
réalisateur

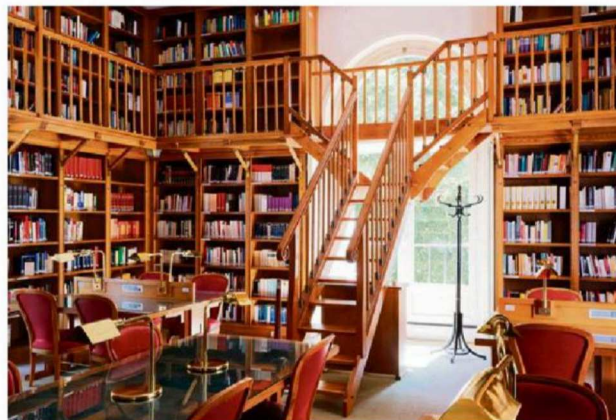
la gestion du site, en premier lieu la laïcité, la mixité et le brassage, qui veut qu'une maison de pays accueille au moins 30 % de résidents d'une autre nationalité. La politique y est exclue. Ce qui n'a pas empêché la Cité de servir de caisse de résonance aux soubresauts de l'histoire, dans le contexte notamment des décolonisations, des indépendances ou de la guerre froide. « Les maisons deviennent des lieux de tribunes, de revendications voire parfois de contestations des régimes politiques, qui se cristallisent dans les années 1960 jusqu'au début des années 1970 », résume Guillaume Tronchet, chercheur associé à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine, coauteur du Campus-monde. La Cité internationale universitaire de Paris de 1945 aux années 2000 (Presses universitaires de Rennes, 2022).

Le 21 avril 1967, Yannis Polizos loge depuis un an et demi à la Fondation hellénique quand survient le coup d'État des colonels à Athènes, sa ville natale. « On a reçu la nouvelle comme un coup de tonnerre, à l'époque tout le monde évoquait la possibilité d'une dictature, mais personne n'y croyait », se remémore cet homme semillant de 79 ans. Tous les soirs à la Cité, lui et ses compatriotes s'enflamment lors de « discussions à l'infini » : pourront-ils rentrer en Grèce à l'été ? La dictature va-t-elle chuter ?

Sur les bords du Nil

Douze mois plus tard, cet embryon de politisation va prendre brutalement forme, à l'occasion des événements de Mai 68. La Maison internationale, navire amiral de la Cité inspiré du château de Fontainebleau, devient le centre névralgique des débats et des revendications de ses résidents : liberté de visite réciproque entre filles et garçons, participation aux instances de gestion, etc. A l'Ecole spéciale d'architecture, non loin de là, boulevard Raspail, Yannis Polizos est mis à contribution pour fabriquer des sérigraphies caricaturant le général de Gaulle « avec son képi et son grand nez », destinées à tapisser les murs de Paris.

La Fondation hellénique est occupée par l'Association des étudiants grecs à Paris. Seules quelques maisons ne sont pas en ébullition : « On passait devant et



La bibliothèque du Collège d'Espagne, à la Cité internationale universitaire.

on les regardait avec mépris », rejoue l'ancien professeur à l'Ecole d'architecture de l'université d'Athènes, resté sur le campus parisien « illégalement » un an de plus (la durée maximale de séjour y est de trois ans), en soudoyant le gardien de la Maison de Cuba, voisine du pavillon grec. « Là-bas, j'avais une chambre avec balcon et une baignoire sur pieds, c'était ce qui se faisait de mieux à la Cité », fanfaronne l'ancien résident. Depuis soixante ans, Yannis Polizos

entretient « de très grandes amitiés » nées au cours de ces quatre années, et ses papilles s'animent encore à l'évocation du couscous « servi le jeudi pour 1,35 franc au resto U près de la Fondation hellénique, à l'époque le plus prisé du Tout-Paris étudiant ».

La cité-jardin transporte le curieux qui franchit ses grilles dans un jardin zen de Kyoto, un salon à boiserie en acajou de La Havane ou, depuis peu, sur les bords du Nil – la Maison de l'Égypte avec sa

façade de hiéroglyphes compte parmi les dernières réalisations (2023). Les 47 maisons composent une « salade architecturale », pour reprendre la formule de Le Corbusier. Raillée à l'époque comme une « boîte à savon posée sur des échasses », « sa » Maison de la Suisse en est l'un des fleurons. L'architecte a aussi réalisé celle du Brésil, inscrite à l'inventaire des monuments historiques. Tout comme la Maison de l'Iran, avec ses saisons



La Fondation suisse, œuvre de l'architecte Le Corbusier.



La salle de réception de la Fondation Deutsch de la Meurthe.



La bibliothèque de la Maison internationale de la Cité internationale universitaire.



Dans le jardin de la Fondation Deutsch de la Meurthe, premier ensemble de pavillons construits à la Cité internationale universitaire.

métalliques suspendus au bord du boulevard périphérique, une œuvre notamment du Français Claude Parent et achevée en 1969. Farah Pahlavi avait convaincu son époux, le chah Mohammad Reza Pahlavi, de l'intérêt de réaliser un tel pavillon. « Il est venu poser la première pierre, je lui ai expliqué combien la Cité était fantastique pour les étudiants », commente la vieille dame élégante de 86 ans, débarquée au collège néerlandais à 18 ans, en 1956.

Elève à l'Ecole spéciale d'architecture, elle avait fait la connaissance du souverain à l'ambassade d'Iran, lors d'une réception avec d'autres étudiants pendant une visite officielle à Paris. « Ça fait quand même pas mal de temps, ça me fait quelque chose », murmure-t-elle dans « sa » petite chambre monacale, où elle est revenue en cette mi-juin. Sa visite se téléscopait avec les premières heures de la guerre déchirant son pays, l'Iran, d'où elle est exilée

depuis 1979, et Israël. La Maison de l'Iran devient rapidement un foyer d'opposition au régime du chah. Les incidents et les grèves de la faim s'y multiplient dès 1970 afin de médiatiser la répression et l'emprisonnement des opposants politiques. En 1972, le régime iranien supprime sa subvention et ferme l'établissement. Repris alors par la Cité sous le nom de Fondation Avicenne, le bâtiment jouxte la Maison Heinrich-Heine et sa bibliothèque

vitreuse donnant sur le parc. C'est dans ce décor où les étudiants semblent tout droit sortis d'un tableau d'Edward Hopper qu'Annette Rudolf-Cleff a fait la connaissance de son futur époux, interviewé par TV5 le 10 novembre 1989 au lendemain de la chute du mur de Berlin. « La chaîne était venue recueillir les réactions des étudiants allemands. On imaginait un changement de leadership en RDA, mais la chute du Mur, on n'y croyait pas du tout. On s'est réveillés le lendemain en se demandant : est-ce bien vrai ? », raconte Thomas Cleff. L'effilant derrière l'écran de visioconférence, l'ex-étudiant en sciences économiques à la Sorbonne revêt ce morceau d'histoire comme si c'était hier.

Babel étudiante

Dans les jours qui suivent, ils croient dans leur foyer l'éminent politologue et historien Alfred Grosser, artisan de l'amitié franco-allemande, ou encore le philosophe Jürgen Habermas... Les deux Allemands de 23 ans et 24 ans, originaires d'Allemagne de l'Ouest, se sentent à la fois loin des événements et plongés « au cœur de discussions profondes », résume Annette. « Ça a changé notre vision politique et nous a amenés à réfléchir sur notre propre culture et ainsi à mieux la comprendre », insiste la professeure en urbanisme à l'université de technologie de Darmstadt (Hesse, Allemagne), dont la chambre donnait sur la maison « fantôme » du Camboodge. La guerre civile entre les Khmers rouges et les partisans du régime de Phnom Penh s'était importée dans le pavillon : en 1973, un de ses résidents a été tué à bout portant par un de ses compatriotes, entraînant sa fermeture pendant trente ans. Le couple Rudolf-Cleff s'est marié en 1994 et a choisi parmi ses témoins de mariage deux de ses voisins à la Fondation de l'Allemagne, un Mexicain et une Brésilienne.

Dans cette Babel étudiante, résonnent l'anglais, le coréen, l'arabe, le wolof, l'ukrainien, le chinois, le grec, l'espagnol, le japonais ou encore le bambara. Pour un Etat, une maison sert de vitrine diplomatique. « Les Nations unies en miniature », entend-on souvent à l'évocation de ce campus de 34 hectares comprenant des terrains de tennis, de rugby et de football, où Lionel Jospin venait entraîner ses crampons dans les années 1970. La vie culturelle y est tout aussi foisonnante que les

essences végétales qui peuplent ce « poumon vert ». « Ce qui m'a marquée, c'est cette profusion d'événements, de concerts, de projections de films, etc. », insiste Amal Guer-mazi. L'ex-thésarde de la Maison de la Tunisie entre 2015 et 2018, récipiendaire d'une bourse d'excellence, dirige aujourd'hui l'orchestre de musique orientale Mazzika. A la Cité, la violoniste de 36 ans donnait des concerts avec un groupe de musique iranienne, « alors que ce n'est pas du tout ma spécialité, c'est vraiment très différent de la musique arabe. On s'est amusés à trouver des ponts », résume-t-elle. La Tunisie fournit le premier contingent étranger d'étudiants à la CIUP et a ouvert en 2020 une deuxième maison, le pavillon Habib-Bourguiba, dont les caractères calligraphiques attirent l'œil du périphérique. Issu de la première promotion (1925), le père de l'indépendance tunisienne n'a pas pu croiser Léopold Sédar Senghor, arrivé six ans après son départ de la Cité universitaire. Mais, qui sait ? A l'ombre des tilleuls centenaires, le futur président du Sénégal a peut-être bavardé avec Aimé Césaire, résident comme lui à l'automne 1934.

Parmi les alumni dont la notoriété a débordé les limites de la Cité, on compte des chefs de gouvernement comme les anciens premiers ministres Raymond Barre (France) et Pierre Elliott Trudeau (Canada), des Prix Nobel (Georges Charpak, Luc Montagnier), des artistes, des musiciens tel le guitariste Narciso Yepes, des philosophes et écrivains tels Jean-Paul Sartre – c'est même dans sa chambre de la « Deutsch » que se noua sa relation avec Simone de Beauvoir –, Julio Cortázar, Tahar Ben Jelloun, des légions de ministres et une cohorte de diplomates. De son passage à la Maison du Portugal Carlos Moedas a hérité du surnom de « commissaire Erasmus », lui qui fut le premier commissaire européen (à la recherche, à l'innovation et à la science, de 2014 à 2019) issu du programme d'échanges de

l'Union européenne. « A la Cité universitaire, c'est peut-être la première fois que je me suis rendu compte de ce que ça voulait dire, l'Europe », avance le maire de Lisbonne. L'ancien élève ingénieur à l'Ecole nationale des ponts et chaussées y a appris à débattre, à défendre ses idées « et à écouter celles des autres sans a priori. Il y avait moins de polarisation politique qu'aujourd'hui ». Etre résident à la Cité apporte, certes, « un certain confort, mais ça nous sort simultanément de notre zone de confort, car on est amenés rapidement à comprendre l'autre ».

Or, il ne suffit pas de « créer un campus pour que se crée un phénomène d'échanges et de compréhension », insiste Marcel Pochard, ancien président de la CIUP (2006-2017), lui-même résident au début des années 1960. Ici, chaque maison fait des efforts pour amener les résidents à se rencontrer, dialoguer ». La Cité a même été candidate au prix Nobel de la paix 2014, « une ambition un peu exagérée », admet toutefois l'ex-énarque et conseiller d'Etat de 82 ans.

Une parcelle disponible

La géopolitique continue de s'inviter régulièrement sur le campus. Dès le début de l'invasion de l'Ukraine par les troupes de Vladimir Poutine, le 24 février 2022, des résidents russes se sont portés volontaires pour accueillir des réfugiés ukrainiens russophones. La plupart des maisons ont proposé des chambres pour y loger des étudiants et des chercheurs ukrainiens – en 2025, la Cité accueille 120 de ses ressortissants. Rapidement a germé l'idée d'une maison « virtuelle » de l'Ukraine.

Valentyna Pronina est l'une des membres de son bureau. Arrivée à Paris quinze jours avant le début de la guerre pour un semestre d'échange avec l'université de Kharkiv, sa ville natale, elle n'est pas repartie depuis. La jeune bétouille de 22 ans s'occupe notamment du centre de collecte des dons de vêtements et produits de première nécessité. « Au début, certains résidents russes sont venus nous aider. Je reste toujours polie, mais je n'ai pas trop la force de dialoguer avec eux, parce que ma famille a sacrifié son quotidien pour aider notre armée à se défendre », justifie-t-elle du local au sous-sol de la Maison internationale.

Dans l'aile du pavillon de la Fondation Deutsch de la Meurthe abritant sa chambre, Valentyna cohabite avec cinq Russes. « C'est compliqué, concède l'élève ingénieure en alternance à IBM France. Quand je les croise, je leur dis bonjour en français, nos relations se limitent au minimum. Parfois, ils essaient d'être amicaux, mais la plupart comprennent notre position et respectent une distance. » Malgré son témoignage ébréchant l'idéal fondateur du vivre-ensemble, « depuis cent ans, on parvient à surmonter les pesanteurs de la géopolitique, c'est une sorte de miracle permanent », assure Jean-Marc Sauvé, président de la CIUP.

Des coups de pioche devraient encore résonner dans l'enceinte de la Cité : il reste une parcelle disponible, entre la Maison du Portugal et celle de l'Egypte. L'idée est d'y bâtir une maison consacrée au projet européen, destinée à accueillir des étudiants d'Europe centrale et orientale ou de pays candidats à l'Union européenne. Et après ? « La question, c'est : est-ce qu'il peut y avoir une Cité après la Cité ? », poursuit Jean-Marc Sauvé, d'une formule sibylline. Son histoire séculaire pourrait continuer de s'écrire au-delà de ses murs. ■

ÉLISABETH PINEAU

Dès l'invasion de l'Ukraine, des Russes étaient volontaires pour accueillir des réfugiés ukrainiens